VIEUX SOUVENIRS.

Suite.

Bruges—J'éprouve en entrant à Bruges cette même impression de tristesse étonnée que j'ai déja ressentie à Gand. Le contraste en effet, est saisissant entre le passé si glorieusement prospère de l'ancienne résidence des comtés de Flandre et la décadence de sa situation actuelle. Les rues sont désertes. J'y rencontre seulement quelques touristes, qui, le livre en main, les parcourent. De femmes point, et ma déception est grande, car je sais un vieux proverbe du moyen âge vantant l'imposante beauté des Brugeoises, *formosis Brugga gaudet puellis*, je sais aussi qu'en 1302, après la prise de la ville par Phillippe le Bel, Jeanne de Navarre, dont le cortège traversait la cité resplendissante de luxe s'était écriée : "Je croyais être seule reine de France, mais j'en vois six cents ici, autour de moi." Hélas! je n'en vois aucune. La vie sociale est comme suspendue tout entière. Il en faut prendre son parti, et selon une expression pittoresquement triste, se promenne dans la ville, comme dans un Musée. C'est, en effet, un Musée véritable incomparable, où presque à chaque pas, se rencontrent des souvenirs historiques, du plus curieux intérêt.

Voici la Grande Place, avec deux belles statues de Jean Breidel et Pierre de Conine, deux vaillants bourgeois qui secouèrent, dans les premières années du XIVe siècle, la domination Française; avec la maison du "Lion de Flandre," que Charles II d'Angleterre habita pendant son exil, et le "Craenemburg," où fut enfermé en 1488, durant deux mois, l'empereur Maximilien d'Autriche; avec ses halles de sombre apparence, au milieu desquelles s'élèvent à 107 mètres, le célèbre beffroi commencé en 1291, plus original que celui de Gand, l'un des plus intéressants de la Belgique entière.

Tout près, la place du Bourg, d'un caractère unique qui fait revivre tout le moyen-âge, dans l'exquise variété des monuments qu'elle contient: l'Hôtel de Ville, de proportions petites, mais d'une architecture si légère et si gracieuse, auquel ses hautes fenêtres et ses 48 niches donnent l'aspect d'une église, surmonté d'une élégante tourelle sur le centre de la façade et à chacun des angles; l'Ancien Greffe Flamand, où se tiennent aujourd'hui les audiences de la justice de paix, d'un joli style Renaissance, tout reluisant de dorures; le palais de Justice, et la Chapelle du Saint-Sang.

Le Palais de Justice, qui servit autrefois de demeure aux comtes de Flandre, ne présente extérieurement rien de remarquable, car sa lourde façade fut reconstruite à la suite d'un incendie, dans les premières années du XVIIIe siècle, mais il contient dans la Chambre Echevinale, une cheminée magnifique, occupant tout un côté de la vaste salle, et qui passe à juste titre, pour un monument unique en son genre. Ce colossal chef d'œuvre de la Renaissance, en marbre noir, avec, dans le haut de belles sculptures sur bois de chêne, fut s'il faut en croire la légende, exécuté en 1528, en l'honeur du traité des Dames, par un condamné à mort qui y gagna sa grâce. Au dessous des sculptures en bois, qui représentent, en grandeur naturelle Charles Quint et ses aïeux, et dans de petits médaillons finement travaillés, Philippe le Beau et Jeanne de Castille, je remarque, surtout, quatre bas-reliefs en marbre blanc dans lesquels est racontée avec un art exquis l'histoire de la chaste Suzanne. Je reste longtemps sous l'impression admirative que me cause cette cheminée merveilleuse.

La Chapelle du Saint Sang toute voisine, située sur cette place du Bourg, qui accumule ainsi des curiosités incomparables, me réserve de nouvelles surprises. Elle fut bâtie en 1150 pour renfermer une fiole précieuse, contenant quelques gouttes du sang de Jésus Christ, données par le patriarche de Jérusalem à Thierry d'Alsace, comte de Flandre. La façade à deux étages, en style ogival, formée de trois portiques superposés, est d'une rare élégance. L'intérieur est décoré de vitraux, de tableaux anciens, et d'une belle "Descente de la Croix" de Gérard David. Je fais ainsi connaissance avec l'une des églises,—plutôt une chapelle qu'une église—les plus intéressantes de Bruges, mais non, certes, la seule. Car Bruges possède, dit-on, des monuments religieux qui sont dignes, à des points de vue divers, d'une visite et méritent une mention.

C'est d'abord la cathédrale Saint-Sauveur, du XIVe siècle, très fréquemment restoré, dont la lourdeur massive et les retouches successives produisent une impression désagréable, à laquelle je m'empresse de le dire, ne correspond pas l'intérieur. De belles plaques tumulaires en cuivre, des reliquaires, des étoffes anciennes, deux grands monuments funéraires en marbre, des tableaux en grand nombre, parmi lesquels je note une "Cène" de belle allure peinte par Pourbus, et surtout un "Martyre de St-Hippolyte," d'une grace naïve incomparable, longtemps à tort attribué au grand artiste de Bruges, Memling.

Mais plus curieuse est encore l'église Notre-Dame, aussi riche en belles peintures, et qui surtout possède un groupe en marbre de grandeur naturelle, la Vierge et l'enfant Jésus, d'une perfection si achevée que Michel-Ange passe pour en être l'auteur et les magnifiques tombeaux de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, et de sa fille Marie, femme de l'empereur Maximilien, morte à l'âge de vingt-cinq ans d'une chûte de cheval à la chasse. J'ai dû payer pour que le sacristain découvre les tableaux: je paie encore pour pénétrer dans la chapelle qui contient ces tombeaux célèbres. Et c'est ainsi, — je n'en ai pas fait encore la remarque intéressante, pourtant,—un tribut obligé dans la Belgique entière. La Hollande est plus hospitalière aux touristes. Au moins, n'ai-je pas ici lieu de regretter les vingt sous que je débourse. Ces tombeaux sont curieux, vraiment. Sur des sarcophages de marbre, incrustés d'émaux, sont couchés les statues du père et de la fille de grandeur naturelle. Charles-le-Téméraire, un lion à ses pieds, sur la tête, une couronne ducale, est vêtu en costume de guerre, et je lis, sur le monument, sa fière devise : "Je l'ay empris, bien en aviengne."

A ma sortie de l'Eglise, je suis assailli par une bande d'enfants qui s'offrent à me servir de guides.

Vainement essayé-je de leur faire comprendre que je puis me passer de leurs services: ils me suivent et m'obsèdent. Je ne m'en débarrasse qu'en faisant mine de me facher tout rouge. Et toujours, à travers le silencieux abandon des rues, aux maisons pittoresques du moyen âge, quelques-unes décorées de sculptures bizarres et charmantes, je me rends à l'hôpital St-Jean. Avouerai-je que je cherche vainement des yeux, et d'ailleurs pour la seule satisfaction d'une très décente curiosité esthétique, les "formosa puella" dont parle le vieux proverbe? Je commence à mettre en doute sa sincérité.

L'hôpital St-Jean, où j'entre, non sans payer, d'ailleurs, l'obligatoire tribut, renferme les chefs-d'œuvre de Memling. Des autres peintures, sauf pourtant du "Philosophe méditant" de Van Oost le vieux, qui me séduit par sa couleur chaude et la franche solidité de son exécution, je ne veux rien dire, car Memling éclipse les toiles qui l'entourent, et tout entier me remplit et me fascine. Quel grand, quel merveilleux génie que ce vieux maître de la fin du XVe siècle! Voici la châsse de Ste-Ursule, en forme de chapelle gothique, ornée de fières ciselures, avec, sur les côtés, dix petits compartiments, larges de deux centimètres, sur lesquels Memling a peint à l'huile, la légende et le martyre de la vierge héroïque. Que ne puis-je dire la délicatesse; l'harmonie, la fraicheur charmante et naïve, la perfection achevée de ces miniatures exquises? Et le "Mariage mystique de Ste-Catherine" avec ces figures si doucement persuasives, ses paysages pittoresques, ses nuances merveilleuses! Et "l'Adoration des mages," où l'exécution peut-être est plus sûre, la séduction des physionomies plus saisissante! Et la Vierge en manteau rouge, d'un coloris éclatant, offrant à l'enfant Jésus une pomme, avec le portrait du donateur, d'une touche large et si vigoureuse!! Je ne saurais traduire l'enchantement étonné que j'éprouve.

A grand'peine, puis-je m'arracher à ces chefs-d'œuvre pour consacrer à la visite du Musée, avant la fermature le temps nécessaire. J'y vais, et certes, n'en veux pas médire, J'admire, comme il convient, les tableaux de Pourbus, de Gerard David, de Van Eyck, mais surtout, ici encore, un chef-d'œuvre de Memling, le "Saint-Christophe." Et je suis pris du désir irrésistible de revoir ceux que je quitte à peine. J'y reviens, oh! que je donne, sans regret, le tribut obligatoire! et de nouveau, je suis saisi, pris d'une plénitude de satisfaction intellectuelle telle que rarement, j'en éprouvai une semblable. Comme La Fontaine, après la lecture d'un beau passage du prophète, disait à tout venant : Avez-vous lu Baruch? Je suis tenté, après ma visite à ces chefs-d'œuvre qui m'ont imprégné si profondément de leur délicatesse troublante et exquise, de m'écrier à tous ceux qui passent: Avez-vous vu Memling?

J'ai recueilli aussi, dans cette journée tout entière consacrée à Bruges, une série d'impression nouvelles, délicieuse. Mais quelle soirée ennuyeuse et vide! Le silence s'est fait plus grand. A partir de sept heures les voitures publiques rentrent dans leurs remises. Plus rien, ni personne. Ce sont deux heures de désespérante solitude, durant lesquelles j'éprouve l'ironie aimère du vieux et menteur proverbe, "Formosis Brugga gaudet puellis!"

YAN DE LESCA.

A suivre.

Pensées et Impressions

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

La Rochefoucauld.

Jamais on n'est solitaire, jamais on n'est triste, jamais morose et désolé quand on porte en soi la faculté divine de s'égarer dans les espérances dès qu'on est seul.

Guy de Maupassant.

Le bonheur ne se raconte pas.

Jules Sandeau.

Ne faites pas tant d'efforts pour trouver des amis. Il vaut mieux n'en posséder aucun, que d'avoir à se repentir d'un choix trop précipité. Mais cet ami, si vous le rencontrez, honorez-le d'une haute amitié.

Silvio Pellico.

C'est principalement par l'étude des littératures que l'on pourra faire l'histoire morale et marcher vers la connaissance des lois psychologiques, d'où dépendent les événements.

Taine.

Les esprits inférieurs attaquent les gens; les esprits supérieurs n'attaquent que les choses.

A. Dumas fils.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

La Rochefoucauld.

C'est le fait de la brute de se jeter inconsidérément au milieu du danger sans le soupçonner; l'homme de cœur le comprend, mais ne se l'exagère pas.

Guicciardini.

En société la faculté de parler bien n'implique ni le droit de parler toujours, ni celui de parler de tout.

Coppino.

La conversion de Coppée

Le doux poète des *Humbles* avait peu à faire pour devenir chrétien. Dieu lui a fait cette grâce pendant la maladie cruelle dont il a souffert cette année. On ne lira pas sans une émotion sympathique les passages suivants d'un article qu'il publie dans le *Journal :*

...Oui, elle me fut cruelle, cette année 1897. N'est-elle pas, je me le demande, la pire de toute ma vie?

Non pas, ô mon Dieu. C'est la meilleure!

Car un de vos prêtres est venu, il m'a simplement montré votre croix, il m'a rappelé votre sublime enseignement: que la douleur est inéluctable; que s'il faut la soulager chez autrui, de tout son pouvoir, on doit l'accepter sans plainte pour soi-même: et depuis lors, fortifié par votre grâce et par votre exemple, j'ai subi ma peine, non seulement avec courage, mais avec je ne sais qu'elle satisfaction intime, me rappelant que j'avais été ce qu'on appelle un heureux, que j'avais beaucoup plui joui et beaucoup moins souffert que tant d'autres, trouvant équitable que l'équilibre pût se rétablir, et, — lorsque tout danger immédiat eut été écarté, — vous remerciant de m'accorder ce délai, mais résigné d'avance à tous maux qui me sont réservés, heureux de ne plus offrir bientôt dans ma personne, un témoignage de l'injustice de la nature et de l'inégale répartition des choses de ce monde, et nourrissant enfin l'espoir de n'arriver à la mort qu'après avoir eu toute ma part de malheur.

..—Le Christianisme a trouvé la solution. Certes, il nous ordonne d'aimer. Que dis-je? Il est la plus grande école de fraternité que le monde ait connue, puisqu'il veut que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes.—Vous entendez bien, *comme nous-mêmes.*—Mais il prétend que nous aimions sans exiger de retour, avec un entier désintéressement, enfin—comme dit le peuple en son langage naïf et profond—que nous aimions pour l'amour de Dieu.

Savoir souffrir! Savoir aimer! Voilà le précieux secret que j'ai découvert dans l'Evangile pendant ma maladie; et voilà pourquoi, dans cette veillée de décembre, disant adieu à l'année qui s'en va et qui me laisse encore bien faible et condamné à des soins pénibles, je proclame hautement que, plus que toutes les autres années de ma vie, elle me fut propice et bienfaisante.

Ah! si les malheureux savaient mieux souffrir et si les heureux savaient mieux aimer, quelle aurore de paix et de bonté se lèvrait sur le monde! Ceux qui ne croient pas aux miracles doivent au moins désirer celui-là. Mais est-il permis de l'espérer? Faut-il se fier à quelques favorables présages? A ce souffle religieux, par exemple qui traverse les œuvres récentes de quelques écrivains et que je retrouve jusque dans les feuilles éparses de la presse? Ou bien encore, à l'évidente inquiétude des ennemis de Dieu, qui semblent, à l'heure qu'il est, effrayé eux-mêmes par les conséquences de leur œuvre funeste?

Ah! qu'il vienne le Semeur de la parabole, et qu'il jette à pleines poignées la semence de résignation et de solidarité chrétiennes sur cette société moderne, si lugubre et si caduque, où nous voyons en haut, tant de corruption et de sécheresse de cœur et, en bas tant de révolte et de désespoir.

Quelle noble tâche—et quelle gloire!—ce serait pour un jeune poète de génie, de se manifester, nouveau Chateaubriand, comme le précurseur d'une renaissance de la foi! Hélas! je ne puis qu'exprimer ce vœu, moi, pauvre homme sur le déclin, qui embrasse la Croix comme un naufragé étreint une épave.

Qu'elle soit donc bénie, l'année qui s'enfuit; car elle fut pour moi l'année de l'épreuve, l'année de la grâce, où j'ai pu recueillir les ruines de mon cœur et où j'ai rallumé, dans ce vase fait de débris, le grain d'encens de la prière.

LA Correspondance de Victor Hugo.

Le second et dernier volume de la *Correspondance de Victor Hugo* va paraître.

La *Revue de Paris* a commencé, dans son numéro du 15 janvier, à en donner quelques fragments, et dans les premiers jours de février le volume sera mis en vente. En même temps qu'en France, il sera publié le même jour à Londres et à New-York. C'est même cette triple édition simultanée qui a retardé le volume jusqu'à ce jour. Les traducteurs n'était pas prêts!

Ils le sont maintenant, et ainsi sera édifié le beau monument élevé à la gloire de son ami par M. Paul Meurice qui, depuis la mort de Vacquerie, se trouve être seul pour remplir la lourde tâche qui leur fut confiée par le maître et dont ils se sont acquittés avec tant de dévouement et de zèle pieux. Ce dernier volume va de 1835 à 1882. On se doute, à lire ces dates, ce qu'il peut présenter de passionnant intérêt. C'est la révolution de Février, c'est le Coup d'Etat, c'est l'exil, c'est la guerre et la Commune, c'est le retour à Paris dans la gloire et l'apothéose.

Les premières lettres que l'on rencontre sont celles qu'il écrivit à Mme Hugo pendant son voyage sur les bords du Rhin, d'où il a rapporté son livre immortel.

On sait que ce livre est écrit sous forme de journal. Les lettres publiées aujourd'hui sont les lettres d'envoi du "journal". Victor Hugo écrivait son livre au jour le jour, l'envoyait à sa femme pour lui rendre compte de son excursion. Puis il l'accompagnait de lettres particulières où il causait intimement avec les siens.

Intimement, et quelle intimité!

Déjà le premier volume nous avait révélé un Victor Hugo qui était bien pour tous, public et critiques, "inédit," un Victor Hugo tendre, aimant, sensible, plein de cœur, d'un cœur exquis, aussi délicat et profondément aimable que son génie était puissant.

M. Jules Lemaitre, avec sa haute clairvoyance, avait fort bien démêlé ce caractère, surprenant pour nous, des lettres du maitre. L'éminent critique, en avouant l'erreur passée, faisait pourtant la réserve que, au moment où s'arrêtait le premier volume, Victor Hugo n'avait que trente trois ans. Fut-il toujours aussi aimant, d'un cœur aussi chaud?

Lorsque M. Lemaitre aura lu ce dernier volume, il sera rassuré. Ces lettres à sa femme, c'est le plus gracieux mouvement d'amour conjugal et fraternel que l'on puisse rêver. Et c'est ainsi tout le long du volume.

Il faut lire, par exemple, la lettre à Mlle Bertin sur la mort de Léopoldine, arrivée pendant que Victor Hugo voyageait aux Pyrénées. Elle arrache des larmes. Mais il faut lire surtout, et ce sont celle-là que publiera la *Revue de Paris*, les lettres dites "du Coup d'Etat".

Victor Hugo se cache dans Paris, et trouve moyen d'écrire à sa femme. Comme il la rassure et la berce d'espoir et de tendresse! Puis, il se sauve à Bruxelles, et Mme Victor Hugo étant restée à Paris à cause de ses deux fils qui sont à la Conciergerie, il lui écrit de Bruxelles les lettres les plus charmantes, les plus attentionnées, les plus "papa" qui soient.

Il lui raconte sa vie heure par heure, sa vie minute par minute, sa vie si modeste qu'il conduit avec cinq francs par jour! Et il dit son travail: l'*Histoire d'un crime* et *Napoléon le Petit*: il dit ses dîners avec les autres proscrits, entre autres avec M. Emile Deschanel, qu'il paraît aimer profondément et auquel il écrira plus tard des lettres qui sont peut-être les plus jolies du volume.

LA VEILLEE DE NOEL.

Le froid pique. Il est nuit. La lune mi voilée
Jette un pâle rayon sur la Seine gelée.
L'arme au bras et les doigts par la bise transis
Je fais ma faction sur le bord du glacis....
Pas un cri dans les champs neigeux où le vent pleure.

Et pourtant c'est demain Noël et voici l'heure
Où, dans les temps de paix et de prospérité,
C'était fête à l'église, et fête à la cité
Où, des villes aux bourgs et des bois aux prairies,
L'air résonnait du chant des claires sonneries.
Pas un bruit ... Seul, là-bas, par instants, un marin

Sur une canonnière entonne un lent refrain,
Rustique souvenir de sa lande bretonne....
Et, tristement bercé par ce chant monotone,
Je songe à ma province, à mon petit pays
Où le Prussien commande; aux foyers envahis
Où rôdent, traînant le sabre et portant haut la tête,
Ce soir, dans nos maisons, les vainqueurs sont en fête.

Je vois mes vieux parents assis au coin du feu
Près d'eux la table ronde et la lampe au milieu,
Et le souper servi qui fume sur la nappe....
Le pain, des doigts tremblants de mon père s'échappe

Et tandis qu'au dehors le gros rire allemand,
Au seuil des cabarets retentit lourdement,
Ma mère, en entendant tourbillonner la neige,
Songe à son fils, perdu dans Paris qu'on assiège,
A l'enfant que Noël ramenait au logis
Un nuage de pleurs monte à ses yeux rougis.
Et du frugal souper chaque amère bouchée
S'attache, douloureuse, à sa gorge séchée.

ANDRÉ THEURIET.

La Cuisine à l'Electricité.

"Peut-on véritablement faire la cuisine à l'électricité?" nous ont demandé quelques lecteurs que ce progrès intéresse à juste titre. Incontestablement. Ce n'est plus actuellement qu'une question de prix de revient de la calorie électrique, une question de vulgaire chauffage; le matériel spécial destiné à ce diabolique genre de cuisine est créé.

Il ne s'agit, en somme, écrit M. de Nansouty dans le *Temps*, que d'un changement du resultat calorique final; vous prenez de la force motrice, vous la transformez en courant électrique, puis vous transformez le courant électrique en chaleur, et la chaleur en côtelettes bien cuites à la condition, bien entendu, de fournir la côtelette. Tel est le *processus* électro-culinaire.

Mais, en quoi consiste le matériel nécessaire? Il y a déjà un historique. On a combiné, tout d'abord, des casseroles, des poêles, des grils, des marmites, qui portent avec elles, en quelque sorte, leur fourneau électrique; c'est-à-dire que la base de chacun de ces aimables instruments est empâtée dans un bloc de matière céramique ou d'émail; un fil conducteur est noyé dans cet émail; on y fait passer le courant; le fil rougit, traître de fil! car il oppose une *résistance* injustifiée au passage du courant; il s'échauffe donc, et voilà la casserole prête pour la cuisson.

Mais on peut faire mieux encore, ainsi que l'a démontré tout récemment un jeune savant distingué, M. Fernand Le Roy, ancien élève de l'Ecole centrale, avec la collaboration de M. Victor Bidet, ingénieur civil des mines. Les expériences sur le principe desquelles repose la méthode nouvelle ont été faites au laboratoire de M. Troost.

Ces ingénieurs se sont proposé de transformer en matériel électro-culinaire une batterie de cuisine quelconque du système usuel. *Hoc erat in votis!* Ne rien changer aux habitudes invétérées des cordons-bleus, ni des fumistes, c'est le joint de la question, le joint pratique et économique. MM. Le Roy et Bidet ont donc combiné la *bûche électrique.*

Etonnante bûche! C'est un mignon bâton de silicium graphitoïde de 10 centimètres de long sur 40 ou 50 milimètres carrés de section: graphitoïde veut dire que le silicium constituant la bûche possède l'éclat et l'absence de fragilité du carbone cristalisée, ou graphite. En faisant passer le courant électrique dans la bûchette, c'est-à-dire en l'intercalant dans le circuit électrique qui éclaire la maison, on la fait rougir, elle s'échauffe en un clin d'œil jusqu'à 800° ou 1,000° centigrades. Plaçons donc une série de ces bûches juxtaposées dans un fourneau de cuisine ordinaire du type le plus banal, ou bien sur une rampe, comme on y dispose des becs de gaz, et voilà l'appareil de chauffage installé. Une batterie de cuisine quelconque peut être utilisée ainsi: le réglage de la température se fait en mettant une ou plusieurs bûches dans le circuit.

Les auteurs ont complété récemment leur procédé en enfermant les bûches électriques dans de petites tubes de verre où ils font le vide; c'est alors en quelque sorte la lampe à incandescence adaptée à la cuisine ainsi qu'au chauffage, d'une façon générale, car, en entourant un poêle d'une ceinture d'une douzaine de bûches électriques, on a le poêle électrique, nouvel avatar. Fort agréable poêle! Les bûchettes sont, en effet rouges comme de la braise, et elles chauffent l'œil chose indispensable en matière de chauffage.

LA DUSE A ROME.

«Mme Eléonora Duse, qui donne actuellement, avec son succès accoutumé, des représentations au Teatro Valle, cherche à gagner le public romain au projet de la construction d'un théâtre voué à la tragédie antique, projet conçu, comme on sait, par M. Gabriel d'Annunzio.

«A un rédacteur de la «Tribuna», Mme Duse a fait la déclaration suivante:

«J'éprouve le besoin de créer du nouveau. Le genre de mon activité artistique actuelle ne me satisfait plus. Je sens que dans mon esprit quelque chose se meurt et que quelque chose de nouveau commence à germer: dans les drames que je joue actuellement, il y a un côté faux, suranné, déjà mort, qui m'oppresse, et je ressens en même temps le désir, l'aspiration vers une forme d'art nouvelle qui répondra d'une façon plus immédiate, plus profonde, à la structure de mon esprit: «Magda», «la Femme idéale», «la Dame aux Camélias!....»

«Je me sens humiliée sous les costumes des personnages que je dois représenter. Il est nécessaire que nous remontions à la forme de la beauté grecque, à l'art dramatique antique. Le mouvement, la couleur et la ligne de l'art contemporain sont les mouvements, les couleurs, les lignes d'un art pourri. Même la langue que nous parlons est viciée. Les paroles éternelles, les vérités éternelles, ne se trouvent que dans les œuvres des anciens. Et ce n'est qu'en prenant comme point de départ l'art de l'antiquité qu'on peut espérer donner au public un sentiment pur et sain de la forme. L'esprit de retour à la tragédie des anciens est dans l'air et se fera bientôt sentir dans le monde entier.»

Sûrement, elles devaient avoir la même voix mordante et les mêmes mouvements graciles.

Et tandis qu'il constatait cette extraordinaire similitude, un coupé qu'il connaissait bien traversa la chaussée.

Thérèse, un peu penchée à la portière, aperçut le peintre, et salua.

La voiture passa vite. Gernal y attacha son regard. Il vit une main gantée soulever par derrière le drap vert qui recouvrait l'œil-de-bœuf, et, du petit morceau de vitre, les yeux de la jeune fille—indifférents ou curieux—le considérèrent un instant. Puis, le carré de drap vert retomba, le coupé se perdit dans l'éloignement, et il sembla à Jacques que les roues lui avaient passé sur le cœur.

Eh bien! non, elles avaient beau avoir les mêmes toilettes, les mêmes manières, les mêmes figures, Thérèse était différente de toutes ces femmes qui circulaient là, légères et gracieuses, —ou, du moins, elle lui paraissait telle, et il ne s'expliquait pas—l'ayant trouvée si pareille—ce qu'elle pouvait avoir qui la distinguât ainsi des autres.

Peut-être était-ce tout simplement parce que, à force de l'avoir regardée, d'avoir travaillé et retravaillé tous ses traits, il la connaissait mieux, et qu'elle avait fini par imprimer en lui une image profonde et ineffaçable.

Mais, alors, est ce que son mal était incurable? est-ce que, jusqu'à la fin de ses jours, il était condamné à porter en lui cette blessure?

Un instant, en proie à une anxiété pénible, il resta dominé par cette peur de ne pouvoir guérir.

Bientôt, cependant, il était parvenu à se ressaisir, et secouant sa belle tête énergique, avec, aux lèvres, un orgueilleux sourire où il y avait à la fois de l'amertume et du dédain :

—Allons donc! s'écria-t-il; est ce qu'on n'arrive pas à tout ce que l'on veut, quand on le veut sérieusement?...

Pourquoi ne quitterait-il pas Paris, où tout lui rappelait Thérèse? Pourquoi ne voyagerait-il pas? Pourquoi ne s'en irait-il pas très loin, à l'air libre, parmi les montagnes, parmi les fleurs, parmi les arbres, parmi tout ce que la Nature a de suprêmement apaisant et de grandiose?

Oui, pourquoi n'irait-il pas régénérer son goût perverti et admirer des types de beauté plus sauvages, plus primitifs peut-être, mais réels du moins et conformes aux préceptes de l'art?

Qu'est-ce qui l'empêchait de partir? N'était-il pas riche maintenant? Rien de l'enveloppe mauve qui l'avait séparé à jamais de son œuvre qu'il aimait, qui lui avait coûté tant de peine, mais où son talent s'était révélé avec une puissance inattendue!

III.

Gernal avait voyagé.

Il s'était rendu dans les Vosges d'abord, puis tour à tour il stationna en Corse, en Italie, en Grèce, en Suisse, en Allemagne et en Hollande.

Partout il avait travaillé sans relâche, ses tableaux s'étaient vendus, il était devenu riche, et en même temps presque célèbre; mais malgré le dépaysement des villes et des choses où il errait, il n'avait pas oublié Thérèse.

Il ne pouvait penser à elle sans un tressaillement de tout son être, et sans qu'une sensation, en quelque sorte physique, lui étreignit le cœur d'une rapide et brûlante douleur.

Peu à peu, cependant, l'intensité de ce sentiment finit par perdre ce qu'il avait d'aigu, de violent et finit par s'affaiblir dans une douceur de souvenir.

Un matin, en ouvrant un journal venu de France, les yeux de Jacques tombèrent au milieu des "Nouvelles mondaines", sur ces lignes:

"Nous apprenons les fiançailles du vicomte Julien de Frémeuse avec Mlle Thérèse Larvoise, la fille du richissime banquier bien connu."

Lentement, le peintre laissa retomber la feuille.

C'était bien la fin, cette fois!

Il ferma les yeux un instant se représenta la jeune fille tout en blanc, s'avançant dans une église bondée de monde, et il lui sembla en même temps qu'avec sa majestueuse traine de mariée, elle balayait à jamais tout ce qui restait encore de son rêve d'amour....

IV

Il y avait plus de dix ans que durait sa course à travers le monde, quand Gernal se décida enfin à rentrer à Paris.

Il loua un coquet attelier dans les environs du Parc-Monceau, et il s'attacha à le meubler avec une minutieuse recherche du goût.

L'installation de son appartement l'occupa exclusivement pendant les derniers temps; il suivait attentivement toutes les ventes, à la piste des meubles anciens ou curieux, des bibelots rares et jolis.

Or, un jour où il traversait une des salles de l'Hôtel-Drouot, il s'arrêta soudain, cloué sur place.

L'objet mis aux enchères était une peinture, et lui, tout de suite, sur cette toile, avait reconnu l'œuvre d'antan, le portrait de Thérèse!

Le prix montait; de quatre mille il était arrivé maintenant à six mille.

Anxieux, Jacques suivit le débat.

—Six mille cinq cents!—Sept mille!—Sept milles cinq cents!

Quelqu'un cria: "Huit mille!", et il se fit un léger arrêt.

Puis une voix reprit: "Huit mille cinq cents!", et l'autre, celui qui avait parlé tout d'abord, offrit neuf mille.

Immobile, dans le coin où il se dissimulait, Gernal souffrait, honteux de ce marchandage de cet or qui pour la seconde fois s'attaquait à son œuvre et allait avoir raison d'elle.

Il regardait l'image suave de la jeune fille, qu'un de ces hommes allait acheter et emporter.

Il avait oublié les dix années qui venaient de passer, il avait oublié le mariage de Thérèse; brusquement, il se revoyait dans son pauvre atelier de jadis, ayant en face de lui la délicate jeune fille; il se revoyait le cerveau en feu, travaillant des heures et des heures avec une exaltation sauvage. Une révolte le prit:

C'est lui qui avait donné la vie à ces yeux, à cette bouche, à tout ce corps; c'est lui qui l'avait rendue si humaine, si vivante, cette femme qu'on se disputait à coups de billets de banque; c'était son œuvre, et cela lui apparaissait une profanation monstrueuse qu'elle appartînt à un autre, qu'elle devînt la propriété d'un autre qui l'aurait payée!

—Neuf mille! fit le commissaire-priseur; personne ne parle?

Un grand silence se fit.

Une minute encore et la toile allait être adjugée.

Jacques fit un pas en avant, et d'une voix forte il laissa tomber:

—Dix mille!

V

De nouveau le grand portrait de Thérèse éclairait l'atelier du peintre, et Jacques ne pouvait se lasser de le regarder, repris à sa vue d'une émotion que les années n'avaient pas anéantie complètement.

Oui, c'étaient bien ses yeux, ses chers yeux incompréhensibles de sphinx et la bouche, cette bouche, un peu grande, mais bien faite pour les demi-sourires mystérieux!

Ah! cette bouche en avait-il fallu des caresses de pinceau pour en dessiner les voluptueux contours!

Comment, par quelles suites d'événements ce portrait avait-il été vendu?

Tout d'abord, Jacques s'était dit qu'il le saurait, qu'après quelques recherches patientes il arriverait à reconstituer l'histoire de Thérèse, et qu'il la reverrait elle même probablement.

Mais, maintenant, une hésitation, un scrupule l'avait repris.

A quoi bon?

Elle n'était plus la jeune fille de jadis, celle qui l'avait captivé par son irresistible attrait; elle était mariée, mère de famille peut-être.

Se ressemblait-elle seulement encore?

Dix ans avaient passé.

Gernal se regarda dans la glace, il se vit légèrement épaissi, un peu voûté, ayant de nombreux fils blancs parmi sa barbe et ses cheveux.

Dix ans avaient passé pour elle aussi, et elle n'avait pas, sans doute, été non plus à l'abri des outrages du temps.

Lentement Jacques tourna son regard vers la toile.

Décidément, c'était sa place: elle était bien à lui cette œuvre qui avait marqué une véritable étape dans sa carrière d'artiste!

Oui, à quoi bon chercher à revoir Thérèse, une Thérèse lointaine, qu'il se figurait mal, et qui fatalement devait être une autre Thérèse?

Celle-ci au moins, resterait fidèlement l'exquise créature qu'il avait connue naguère, qu'il avait aimée.

Celle-ci ne vieillirait pas, ne changerait jamais.

Elle ne cesserait pas de lui sourire de son joli sourire, qui lui retroussait les lèvres si étrangement.

D'autres années passeraient encore, lui se voûterait davantage, blanchirait tout-à-fait, mais elle, en dépit de tout, conserverait sereine, le triomphe de ses vingt ans!

Qu'importe la vie bête! qu'importent les déboirs possibles, les désenchantements probables!

A travers tout ce qui se passe, tout ce qui change, tout ce qui vieillit et meurt, à travers l'instabilité des êtres et des choses, il pourrait avoir, du moins, cette mélancolique consolation de garder matériellement intact le Rêve de sa jeunesse!